

EN DETRESSE !

PREMIÈRE PARTIE

TROP HEUREUSE

Il salua avec unê torsion du cou et un sourire en grimace :

— Il est bien simple. Quand je serai moi-même membre de la famille d'Hautefort, allié à ces hauts et célèbres magistrats, j'aurai la bouche close. Pour ces raisons et toutes autres à déduire, comme nous disons en procédure, j'ai l'honneur, pour la seconde fois, madame, de vous prier de m'accorder la main de Mlle Bérengère, que j'adore ! !

Debout, frémissante, les lèvres pâles, elle bégaya :

— Sortez ! sortez ! ma fille à vous, jamais ! . . .

— Je n'espérais pas vous convaincre du premier coup . . . mais quand vous aurez lu, vous me reverrez ! . . . Au revoir, donc, au revoir !

Il sortit à reculons, tenant le chapeau à deux mains contre la poitrine, saluant la bouche en cœur.

Et ce fut du même pas allègre, joyeux, le nez au vent, que Lafistole reprit la route d'Orléans.

Mme d'Hautefort était restée anéantie, broyée, sans idée, sans résolution.

Elle rentra au château, chancelante encore du coup qui venait de l'atteindre et si troublée qu'elle avait oublié, dans le kiosque, le dossier laissé par le misérable.

Elle n'y songea qu'une heure après, au moment de partir, et il lui fallut retourner le prendre, et ce lui fut comme un calvaire qu'elle avait à monter.

Elle était si fatiguée, si pâle, quand elle rentra à Orléans, que son mari, que Jean-Joseph et Bérengère s'inquiétèrent de son état avec tendresse.

Ce fut le premier mensonge de sa vie, car elle devait mentir :

— Mais je n'ai rien . . . le vent, le grand soleil . . . un peu de migraine.

Elle s'enferma chez elle de bonne heure, sans dîner.

Elle avait besoin d'être seule.

Il lui semblait que les regards de tous ceux qui l'aimaient étaient autant de reproches et que ces regards disaient :

— Tu nous trahis ! Tu n'es plus des nôtres. Tu n'es plus maintenant qu'une étrangère pour nous ! !

Elle se mit au lit, grelottant la fièvre.

— Ah ! comme elle aurait voulu dormir, avec l'espérance que le lendemain lui apporterait le réveil de ce cauchemar ! ! Que de fois elle se prit le front, en murmurant :

— Tout cela est-il donc vrai ? Suis-je bien allée à Vilvaudran ? Cet homme est-il venu ! M'a-t-il bien dit tout ce que j'ai cru entendre ? N'ai-je pas rêvé tout cela ?

Et dix fois, dans la nuit, pour s'assurer qu'elle n'avait pas rêvé, elle se releva et alla ouvrir le meuble où elle avait enfermé le dossier de Bastien, ce dossier qu'elle n'osait lire !

Et sa vie entière repassait devant elle, depuis son enfance, si heureuse chez les Angelot, morts tous deux, si heureuse depuis son mariage et surtout depuis que, grâce à elle, Daniel s'était réconcilié avec le vieux magistrat.

Ah ! comme il avait eu raison, Jean-Joseph, de ne pas vouloir de ce mariage.

Comme il avait été bien inspiré par sa vieille expérience d'homme habitué à toutes les misères humaines, habitué à ne s'étonner d'aucune dégradation.

A qui se confier ? A qui demander conseil ? A personne ! Et si ce Lafistole était bien ce qu'il paraissait être, déterminé, décidé à tout, elle était perdue, perdue irrémédiablement, car il ne pouvait entrer dans son esprit de sacrifier sa fille, sa chère innocente et bien-aimée Bérengère, quand bien même ce sacrifice eût dû la sauver et sauver de la honte la famille austère des Hautefort !

Non. Elle ne se confierait à personne ! . . . Elle avait peur toujours de Jean-Joseph ! Elle sait bien qu'une pareille révélation tuerait Daniel, qu'elle adorait ! . . . Quant à Bérengère, elle devait rester en dehors de ce drame, et son fiancé également !

Mais quel lourd secret à porter ! Elle en était déjà, dès le premier jour, toute meurtrie . . .

Bastien ! !

Ce nom flamboya, dans sa nuit, de lueurs sanglantes ! Elle vit, à

la lumière de l'incendie de Montefreux, couler des flots de sang ! . . . La nuit et le rêve grandissaient toutes choses qui prenaient des formes monstrueuses et au milieu de cela surgissaient le fantôme du fermier assassiné et la figure hideuse du meurtrier !

Et ce meurtrier, c'était son père ! . . .

Et, dans ses larmes brûlantes, elle se disait :

— Et moi, qui n'ai jamais pensé qu'au bien, qui n'ai jamais fait qu'aimer . . . en ma vie . . . qui jamais n'ai eu ni haine, ni rancune, moi, Clotilde, moi tant aimée, j'aurais eu un père pareil ! . . . Est-ce possible ? . . . Ne s'est-on pas joué de moi ?

Le dossier était là, qui aurait pu l'instruire, tout près d'elle. Mais elle n'osait y toucher.

Il restait encore en elle comme une vague incertitude à laquelle elle s'accrochait désespérément.

Après avoir lu, cette incertitude subsisterait-elle toujours ?

Puis, vraiment, le coup était trop rude !

Il lui fallait de longues heures avant de reprendre son sang-froid.

Ce fut le matin seulement qu'elle se résigna.

Elle s'assura que la porte de sa chambre était bien fermée et qu'elle ne serait pas surprise dans son triste travail.

Puis elle alla chercher le dossier.

Elle avait froid, elle frissonnait, malgré la chaude robe de chambre dont elle s'était couverte.

Pourtant le soleil levant entraînait radieux par les fenêtres, l'invitant à la gaieté, au sourire, au bonheur !

Dans l'hôtel tout était calme encore.

Jean-Joseph, seul, devait être levé, fidèle à ses habitudes matinales, mais il travaillait dans son cabinet.

Elle déplaça le dossier d'une main tremblante.

Sa vie ou sa mort était renfermée là.

Et elle lut.

V

Ce dossier était très complet et Lafistole avait raison de dire que lorsque Clotilde en aurait pris connaissance, il ne lui resterait aucun doute.

Les premiers papiers qui lui tombèrent sous la main furent des numéros de la *Gazette des Tribunaux* qui relataient le crime, car si Bastien avait fui, sa complice, la femme de Jourdan, s'était livrée à la justice et avait passé en cour d'assises. Pendant que Bastien était condamné à la peine de mort, le tribunal, ayant égard à son repentir, ne lui avait infligé que vingt années de travaux forcés.

Elle était morte, du reste, après la cinquième année.

L'histoire de l'assassinat du fermier contenait des détails régnants.

A plusieurs reprises, Clotilde, pleine d'horreur, sentit son cœur se soulever et repoussa ces papiers révélateurs et comme témoins de tant d'atrocités.

Puis, le courage revenu, et voulant boire le calice jusqu'à la dernière goutte, elle reprenait sa lecture.

C'est ainsi que le journal racontait que Jourdan avait été surpris, par un soir où la lune brillait dans un ciel très doux, fumant sa pipe auprès de la mare de Montefreux.

La femme Jourdan raconta aux jurés que Bastien l'avait abordé en lui disant :

— C'est la lune que vous regardez là-dedans, papa Jourdan.

— Eh ! Hé ! avait dit le bonhomme en riant.

— Peut-être vous la voudriez, la lune, hein ?

— Hé ! eh ! farceur de Bastien . . . Toujours le mot pour rire !

Il n'en avait pas dit plus long.

Bastien, derrière lui, venait de lui appliquer un coup de marteau sur la nuque.

Le fermier s'abattit assommé, sans un cri.

Bastien et sa maîtresse le poussèrent dans la mare et rentrèrent.

Des mendiants qui passèrent sur la route, pendant la nuit, racontèrent au procès que les deux misérables avaient bu, chanté toute la nuit ; pour s'étourdir peut-être.

Le matin, avant le jour, Bastien avait dit :

— Dans la mare, il n'est pas bien, le vieux. On le verrait ! . . .

Il avait eu le courage d'entrer dans l'eau et la boue. Il avait tiré le cadavre par les jambes jusqu'à l'écurie, l'avait jeté dans un vieux coffre à avoine qui ne servait plus qu'à enfermer les outils et avait cloué le couvercle.

Le cadavre était resté là plusieurs jours et des gens avait fait la réflexion que cela sentait mauvais à la ferme, Bastien avait répliqué d'un air indifférent :

— J'ai mis de la mort au rats dans la grange. C'est sans doute les bêtes qui sentent ! . . .

Et à tous ces détails et à maints autres, Clotilde, le front moite, les yeux hagards, Clotilde se répétait :